

## L'ÉGLISE DANS LE MONDE

*Ce qu'il ne faut pas chercher dans le N. T.*

Si le Droit canonique fait la portion congrue au laïc, les vocabulaires bibliques ne consacrent pas une ligne à ce terme. Le mot laïc ne se trouve pas dans la Bible.

Certains voudraient le retrouver derrière le terme *laos*, dont il dérive : le thème du Peuple de Dieu est un thème majeur de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance. Le laïc désignerait le membre du peuple consacré à Dieu par opposition aux *nations* qui ne connaissent pas le Dieu vivant et vrai. En son origine même, le mot incluerait la vocation de l'homme appelé par Dieu à jouer un rôle dans l'Alliance.

Dans une étude bien documentée, le P. de la Potterie a montré que le mot *laïc* ne vient pas du mot *laos* en tant qu'il désigne le Peuple de Dieu opposé aux nations païennes, mais de la distinction entre prêtres et laïcs à l'intérieur même du Peuple de Dieu. Sans doute cette nuance n'enlève-t-elle pas au laïc une vocation, mais il faut reconnaître qu'elle met l'accent sur la distinction entre le sacré et le profane<sup>1</sup>.

A défaut d'une étymologie, ne pourrait-on retrouver dans le Nouveau Testament la réalité du laïc ? Sans doute certains personnages des Évangiles, des Actes ou des Épîtres ne sont-ils pas des prêtres ! Mais ces récits mettent surtout en scène les disciples du Seigneur et les collaborateurs qui partagent leur

---

1. I. DE LA POTTERIE, *L'origine et le sens primitif du mot « laïc »*, dans *Nouvelle revue théologique*, LXXX (1958), p. 840-853.

ministère. Il serait bien risqué, par exemple, de s'appuyer sur les listes des collaborateurs de Paul pour faire ressortir la part du laïcat dans l'évangélisation dès l'époque apostolique.

Il faut cependant faire une place à part au rôle joué par les *femmes* dans le quatrième évangile (la Samaritaine ; Marthe et Marie ; Marie de Magdala) ou dans l'œuvre de Luc (*Luc*, 8, 1-4 ; 23, 49 ; 24, 1-11 ; *Actes*, 9, 36-42 ; 16, 11-15). Ces indications éparses insinuent qu'il n'y a plus dans le nouvel ordre du salut « *ni homme ni femme* », que les femmes elles-mêmes, après avoir accueilli la Parole de Dieu, témoignent par leur foi et leur amour, encore qu'elles ne puissent être les témoins qualifiés de la Résurrection. Peut-être n'a-t-on pas assez remarqué ces données du Nouveau Testament à propos de la vocation de la femme dans l'Eglise. Mais elles ne sauraient constituer en tout cas un point d'appui suffisant pour une théologie du laïcat !

On pourrait encore se référer au rayonnement des *églises*. Dans les *Actes*, Luc laisse entendre qu'il existe un lien entre la vie intérieure de la première communauté de Jérusalem et les nouvelles conversions au Christ (*Actes*, 2, 47 ; cf. 4, 33 ; 5, 14). Et Paul rend grâces à Dieu pour l'activité de la foi de ses églises qui répandent l'Évangile du Christ autour d'elles (*1 Th.*, 1, 5-10 ; *Rom.*, 1, 8 ; 16, 19). Mais, à ce niveau, il n'est pas encore question d'un laïcat différencié : c'est l'Eglise, peuple tout entier sacerdotal, qui rend témoignage devant le monde. Les Saints, auxquels s'adresse l'Apôtre, sont à la fois les membres de l'Eglise et les ministères qui nourrissent et actionnent le Corps.

Ce serait donc une entreprise impossible que de vouloir retrouver dans le Nouveau Testament les premiers éléments d'une théologie du laïcat.

*Ce que le N. T. peut apporter au débat*

Il ne s'ensuit nullement que la théologie biblique n'ait rien à verser au dossier du laïcat. Le Nouveau Testament donne une *vision de l'Eglise* qui permet de bien situer la réflexion, de critiquer des orientations trop durcies quand il s'agit en parti-

culier de comprendre la vocation de l'apôtre qui appartient à la hiérarchie sacerdotale et celle du laïc lui aussi appelé à rendre raison de l'espérance qui est en lui.

Le Nouveau Testament nous invite à orienter notre théologie du laïc autour de deux pôles. L'Eglise du Nouveau Testament est d'abord une *communio*n de ceux qui partagent la foi à la même Parole et de ceux qui rompent le même Pain : sans doute cette communion exige-t-elle des services différenciés, mais en définitive ces services n'existent que pour le Corps qui rend tout entier le culte en esprit et en vérité.

Cette Eglise du Christ est *en mission* dans le monde : comme le Christ, elle est envoyée au monde pour témoigner. Sans doute en ce témoignage est-elle soutenue et guidée par ceux qui sont les témoins qualifiés, le groupe apostolique. Mais c'est tout le Corps qui doit proclamer une Bonne Nouvelle dont la visée de salut est universelle.

Nous partirons de ce second aspect qui apparaît le premier : l'Eglise du Nouveau Testament est *dans le monde*, mais elle n'est pas *du monde*. Elle révèle son visage confrontée au monde. Mais nous prendrons garde d'oublier que les deux aspects sont indissociables, au moins dans sa condition présente : elle ne serait pas en mission, si elle n'était d'abord rassemblée dans la foi et la vie ; cette foi et cette vie, lumière et vie du monde, la poussent incoerciblement vers le monde.

### *Mon Royaume n'est pas de ce monde*

Lorsque *Jésus* proclame la venue imminente du Royaume, il exige en même temps la conversion, c'est-à-dire un dépouillement vis-à-vis des vues humaines sur ce Royaume et une attitude du cœur qui tend à relativiser certaines valeurs du monde. Cette exigence apparaît, à son point culminant, dans ce que le Maître demande aux disciples.

Il les met fortement en garde contre la tentation fondamentale de confondre le Royaume avec la puissance et la gloire des royaumes de ce monde et de préférer la gloire qui vient des hommes à celle qui vient de Dieu. Ces vues humaines, celles que les Douze peuvent reconnaître dans un certain mes-

sianisme nationaliste, de type zélate, ou encore cet idéal trop humain de justice morale qu'incarne le Pharisien de nos évangiles, sont le « scandale », c'est-à-dire la pierre sur laquelle ils risquent de trébucher. Dès le moment où ils ont accueilli la parole du Maître qui les appelle, ils ne sont plus du monde. Cette Parole semée en eux, malgré toutes les équivoques de la chair qui se heurtent à elle dans leur propre cœur, les rassemble dans un Royaume qui vient d'en haut. Ils sont avec Jésus : le Père les a donnés au Fils grâce à ce témoignage qu'ils ont reçu. Et, à leur tour, ils sont témoins de ce Royaume.

Non seulement, Jésus dénonce l'aveuglement de l'homme, du Juif, qui lui fait confondre les pensées de Dieu avec ses propres vues, mais il insiste sur le caractère ambigu des *valeurs terrestres*. La possession du monde risque d'accaparer le cœur humain à un tel point que le Maître le jette devant une option : ou Dieu ou Mammon. On ne peut servir deux maîtres. Jésus invite ses disciples, au moins ceux qui le suivent dans le groupe des Douze, à renoncer à certains rapports qui sont les rapports normaux de l'homme avec le monde : exercice d'un métier, propriété d'une maison et de champs. Ce radicalisme va jusqu'à laisser entendre que certains iront jusqu'à abandonner la perspective de fonder un foyer. Ce langage est incompréhensible, ou peu s'en faut, pour des Juifs dont la foi est imprégnée par l'affirmation de la Création, et donc du lien de l'homme avec un monde sorti des mains divines.

L'*Eglise des Apôtres* ne semble pas avoir minimisé cette proclamation du Royaume. D'ailleurs elle a déjà vu le premier acte du Règne de Dieu : l'intronisation céleste du Fils dans la gloire du Père par sa Résurrection et son Ascension. Et sa mission est de proclamer sa Seigneurie universelle en attendant le second acte qui est imminent : la Parousie qui sera le signal du Jugement et de la remise de la Royauté à Dieu le Père par le Fils lorsqu'il aura détruit tous ses ennemis, la mort comprise.

En présence de cette attente imminente, le monde perd de sa valeur. Les pauvres de Jérusalem peuvent tout vendre pour mettre leurs biens en commun : le Seigneur Jésus viendra bientôt les combler en restaurant pour eux la Royauté ! Paul

peut conseiller à ses Corinthiens de demeurer, comme lui, exempts des soucis que donne une vie de famille : il s'agit avant tout de plaire au Seigneur puisqu'il vient bientôt et que « la figure de ce monde passe » (1 Cor., 7, 25-35)<sup>2</sup>. Le problème de l'esclave, qui souhaite vivement son affranchissement, perd également de son acuité, puisqu'il a été déjà acheté par le Christ qui viendra le libérer définitivement (1 Cor., 7, 21-23). Le Jour est imminent où il n'y aura plus ni homme ni femme, ni esclave ni maître, où Dieu sera tout en tous. Pour ce jour qui pointe déjà, que les disciples du Christ se comportent en saints, qu'ils aient le moins de compromission possible avec un monde qui ne saurait avoir de part au Royaume : s'ils ne peuvent tout à fait « sortir de ce monde », qu'ils évitent toutefois de produire leurs différends devant des tribunaux païens (1 Cor., 5, 9-6, 11).

La pointe extrême de cette mentalité semble représentée par une Eglise en butte à l'hostilité du monde. Le monde sous le Péché et dominé par le Prince de ce monde prend figure d'Antichrist, d'Ennemi qui prétend s'ériger en seigneur en face du seul Seigneur, en idole en face du seul Dieu vivant et vrai. Devant cette opposition totalitaire, les communautés du quatrième évangile ou de l'*Apocalypse* crient la victoire du Christ ou des chrétiens sur le monde : « Gardez courage ! J'ai vaincu le monde » (Jean, 16, 33).

Dans cette perspective, l'Eglise se considère comme étrangère au cœur de ce monde : la Parole qui la fait naître et la porte vers le monde ne vient pas de ce monde. Qui plus est, le

---

2. Il n'est pas question de relativiser l'importance et l'urgence de cette perspective au point de faire disparaître l'excellence de la vocation à la chasteté parfaite au sein du Royaume. Tant que l'Esprit tend l'Épouse vers le Seigneur Jésus, cette vocation garde une valeur de signe pour le Royaume.

Mais peut-être faudrait-il nuancer la motivation de la chasteté chez l'apôtre, en remarquant que Paul se désigne comme celui qui présente la fiancée à son Seigneur (2 Cor., 11, 1-4). La signification eschatologique ne disparaît point, mais un nouveau sens oriente la chasteté parfaite du prêtre.

monde est hostile à ce témoignage, parce qu'en lui il reconnaît celui qui proclame sa fin.

*Je les ai envoyés dans le monde*

Jésus fonde l'Israël nouveau en appelant du monde un « petit troupeau ». Il est déjà significatif que son appel s'adresse à ceux qui sont enracinés dans le monde : ces pêcheurs galiléens qui partagent le rêve nationaliste du peuple ; ces publicains compromis avec le pouvoir romain. On a beaucoup discuté, ces dernières années, du rapport du christianisme avec les membres de la communauté de Qumran. Il ne semble pas que ce soit à ce niveau qu'il faille chercher des affinités entre le mouvement suscité par Jésus et l'idéal de ces ascètes qui avaient fui le monde. Jésus choisit Capharnaüm comme point de rayonnement, sur les bords de ce lac où la population était extrêmement mêlée et il s'assied à la table des pêcheurs avec ses disciples.

Il les appelle d'ailleurs pour les envoyer *dans le monde*. Il choisit comme destinataires de la première campagne missionnaire les brebis perdues d'Israël. C'est tout un programme : l'Israël idéal des Douze a pour but de susciter un peuple ouvert, non aux seuls justes, mais à tous ceux qui ont besoin de salut. Et ce geste est déjà prophétique d'un autre envoi : la mission que le Seigneur ressuscité élargit à toutes les Nations jusqu'aux extrémités de l'univers et à tous les siècles jusqu'à la consommation du monde présent.

De fait, l'*Eglise apostolique* n'a pénétré que lentement dans la conscience de cette mission, sous l'illumination progressive de l'Esprit de Pentecôte. Luc nous la dépeint d'abord groupée autour de Jérusalem : c'était là que Jésus était entré dans sa gloire. C'était sans doute là qu'il devait revenir au temps de la « restauration universelle ». Le témoignage apostolique à ce moment est adressé aux Juifs : leur repentance doit hâter cette venue. Ce n'est que par eux que la promesse peut atteindre les nations... Peut-être la participation des Gentils à l'héritage d'Israël se dessine-t-elle sur la toile de fond des derniers temps, comme le pèlerinage des nations à

Jérusalem devenue centre du monde dans la perspective des prophètes.

Il faudra le signe d'Antioche et la mission de Paul pour que l'Eglise jette le filet au large. Pour la première fois, à Antioche, les missionnaires hellénistes admettent des Grecs dans l'Eglise, sans exiger aucun signe de rattachement au Judaïsme. L'assemblée de Jérusalem sanctionne cette orientation. L'*Evangile* est destiné aux nations autant qu'au peuple juif : Simon expose à Jérusalem comment Dieu a pris soin de tirer d'entre les païens un peuple consacré à son Nom (*Actes*, 15, 14). Sans faire de distinction, sur la base de la foi, Dieu appelle un peuple unique des Juifs et des Gentils. Le *corps apostolique* reconnaît la vocation de Paul et lui tend la main en signe de communion : l'Israël idéal s'ouvre à ceux que Dieu a appelés en vue de la mission aux Nations. L'ancienne perspective de la venue imminente du Seigneur à Jérusalem cède le pas progressivement à une nouvelle attente : la Seigneurie de Jésus s'étend déjà au monde entier par la proclamation de l'Evangile.

Cependant la mission paulinienne elle-même restera encore longtemps dominée par l'attente d'une venue prochaine du Seigneur. Les premières lettres reflètent cette ardente espérance. Mais bientôt s'affirme une nouvelle vision. L'Apôtre n'espère plus être en vie au moment de la Parousie. Le dessein mystérieux de Dieu se déroule dans le temps où l'Eglise, dans le monde, monte vers sa taille parfaite. L'Apôtre, d'autre part, a rencontré plus profondément les aspirations et les valeurs du monde vers lequel il est envoyé. Et c'est à un regard neuf sur ce monde qu'il nous convie à partir du tournant de Corinthe, qui marque l'affrontement avec ce nouveau monde.

*L'homme nouveau croît vers sa taille parfaite dans le monde*

Sans doute l'attente de la Parousie n'avait-elle jamais complètement éclipsé chez Paul les valeurs terrestres. A ses Thésaloniciens tentés de se laisser aller à l'oisiveté, Paul se donne lui-même en exemple. L'espérance chrétienne ne dispense pas de la plus solide morale naturelle : « Si quelqu'un ne veut

pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 *Th.*, 3, 6-12). Mais ce n'est pas pour vivre en ce monde que le chrétien a mis son espoir dans le Christ. Qu'il use de ce monde, comme s'il n'en usait pas vraiment (1 *Cor.*, 7, 29-31).

Ce serait une erreur de passer à l'extrême et de voir en Paul un humaniste qui donne une consistance à la possession de l'univers par l'homme en dehors du dessein du salut<sup>3</sup>. L'homme est pour lui au cœur de ce plan divin de Réconciliation, comme il était au cœur de la création. C'est toute l'humanité qui est appelée à l'Évangile : cette intuition est présente à l'Apôtre dès l'appel de Damas. C'est *tout l'homme* qui doit être sauvé par l'Évangile : cette perception, qui est déjà enveloppée dans l'espérance de la résurrection, va peu à peu s'étendre à tout le domaine de l'humain.

Il semble en effet que *l'ordre des rapports humains*, le monde, prenne une certaine place dans le plan de rédemption. Paul est sans illusion sur le monde païen et le tableau qu'il en trace au début de l'*Épître aux Romains* n'est guère flatteur ! Mais il reste que cet homme qui ne connaît pas le Dieu vivant et vrai porte une loi inscrite en son cœur, à preuve le témoignage de la conscience individuelle et même une certaine moralité publique (*Rom.*, 2, 14-16). Or cette conscience exige une soumission à *l'ordre politique*, car les magistrats sont des serviteurs de Dieu (des « prêtres de Dieu ») pour maintenir un ordre établi par lui (*Rom.*, 13, 1-7). La persécution elle-même ne saurait soustraire à cet ordre (1 *Pierre*, 2, 13-15 ; 1 *Tim.*, 2, 1-2 ; *Tite*, 3, 1). Sans doute Paul a-t-il éprouvé lui-même le sérieux du droit romain et de la justice des tribunaux. Peut-être serait-il plus nuancé qu'au moment où il invitait ses Corinthiens à éviter de prendre pour juges des gens que l'Eglise méprise (1 *Cor.*, 6, 4).

Entre les conseils de 1 *Cor.*, 7 sur le mariage et le développement consacré à la *vie familiale* en *Col.*, 3, 18-21 et en *Eph.*,

---

3. A ce sujet, on pourra relire l'article si suggestif du P. S. LYONNET, *La Rédemption de l'univers*, dans *Lumière et Vie*, 48 (1960), p. 43-62.

5, 21-6, 4, il y a une nuance si importante que l'amour du Christ pour son Eglise devient le modèle de l'amour de l'époux pour son épouse. Le rapport homme-femme entre dans l'orbite du Mystère qui, dans le plan divin, annonce le Christ et est, en retour, sauvé par lui.

L'ordre lui-même des rapports *maîtres-esclaves* doit être imprégné par l'Evangile. Ce qui, à notre mentalité d'hommes du XX<sup>e</sup> siècle, est un beau sujet à scandale ! Mais n'est-ce pas le signe précisément que Paul prend au sérieux le monde, avec son réseau complexe de relations ? Et cette attitude n'était-elle pas la seule qui puisse, aux yeux de l'Apôtre de la paix du Christ, éliminer du monde les rapports qui répugnaient intrinsèquement à l'ordre évangélique ? « Le Christ devient donc vraiment le maître de l'homme *racheté* ; si celui-ci était esclave, il est libéré par son entrée dans la sphère religieuse de tout esclavage terrestre »<sup>4</sup>.

Il n'est pas sans intérêt que ces catalogues de rapports humains, auxquels correspondent des droits et des devoirs (cf. *Col.*, 3, 18 ; *Rom.*, 1, 28) rejoignent ceux de la *morale stoïcienne* qui, elle aussi, insistait sur la conscience. On a l'impression que la philosophie, si humaine qu'elle demeure pour Paul, surtout lorsqu'elle se considère comme un système de salut, et malgré son insuccès à ouvrir la voie vers Dieu par ses seules forces, porte pourtant en elle les aspirations de l'homme<sup>5</sup>.

La mission dans le monde annonce une Sagesse qui n'est pas montée au cœur de l'homme et qui est son salut. Mais le

---

4. L. CERFAUX, *Le chrétien dans la théologie paulinienne*, p. 290. La note 4 de cette page définit bien la position de saint Paul à l'égard de l'esclavage : « Il faudrait bien peser ceci quand on reproche à saint Paul de ne s'être pas prononcé plus catégoriquement contre l'esclavage. Sans doute, il admettait momentanément le *statu quo* ; mais le réalisme de sa conception du christianisme comportait une composante qui rendrait l'esclavage caduc à mesure que prévau-draient les idées chrétiennes ».

5. C. H. DODD, *New Testament Studies*, p. 109-118 a suggéré ce développement de la pensée paulinienne à l'égard d'un ordre naturel.

messager de cette sagesse apprend en même temps à discerner dans le monde où il est envoyé les appels de l'homme, ceux du Macédonien sur le rivage de Troas : « Viens à notre secours! » (*Actes*, 16, 9). Le Royaume plonge ses racines dans le sol du monde. Le jour où il n'y aura plus ni Juif ni Gentil, ni Grec ni barbare, ni homme ni femme, ni maître ni esclave, n'est pas seulement pour la fin de ce monde : il vient déjà dans l'*Homme nouveau* qui croît en ce monde même vers sa taille adulte. Et toute la visée de la mission est de faire grandir cet homme, dont la cité sans doute est aux cieux, mais dont l'avenir commence dans le présent.

*Vous êtes un sacerdoce royal*

Désormais le centre du monde n'est plus le Temple de Jérusalem. *Jésus* avait déjà annoncé la fin du temple de pierres et proclamé mystérieusement qu'il était lui-même le temple consacré au culte du Dieu vivant et vrai. Il avait laissé entendre également que la nouvelle maison de Dieu était l'Israël des Douze ouvert aux brebis perdues et finalement à tout homme perdu. Ce n'est plus à Jérusalem ni dans un sanctuaire limité, comme celui des Samaritains, que s'offrirait le culte en esprit et en vérité, mais partout où les vrais adorateurs auraient accès au Père par la foi dans le Fils qu'il a envoyé pour sauver le monde. La communion à la vie même de Dieu, nous dit le quatrième évangile, se réalise désormais dans l'accueil de la Parole qui révèle le Mystère et la participation à l'Esprit qui sourd de la Croix.

L'*Eglise apostolique* est profondément pénétrée de cette conviction. Chaque église et l'Eglise tout entière est le Temple vivant, comme chaque chrétien est le sanctuaire de l'Esprit promu à la gloire que n'avait point connue le temple de Jérusalem. C'est tout le peuple et chaque chrétien qui offre un culte spirituel, sans doute celui de la louange, mais aussi celui d'une vie selon l'Evangile, au point même qu'une œuvre d'assistance pécuniaire peut devenir un sacrifice spirituel (*1 Pierre*, 2, 4-10; *Rom.*, 1, 9; 12, 1; 15, 16; *2 Cor.*, 9, 10-15; *Phil.*, 2, 17; 3, 3; 4, 18). Et de ce culte spirituel c'est le peuple tout

entier qui est le prêtre, à l'image de l'Apôtre qui, par la célébration de l'Évangile, offre à Dieu le sacrifice cosmique de la foi des Nations. A l'image du sacrifice de Jésus qui a donné sa vie pour la vie du monde, le chrétien est le prêtre qui offre sa propre vie, comme l'Apôtre, en signe de l'amour qui anime toutes ses œuvres.

Par la Parole qui l'appelle du monde, l'Église constitue un Peuple consacré, comme le Fils, à la volonté du Père. Mais cette volonté est salut du monde. Et la Parole qu'elle porte en elle comme un feu dévorant est un témoignage, qui la porte vers le monde, jusqu'à la preuve suprême de l'amour qu'elle annonce.

A ce plan, l'Église du Nouveau Testament ne connaît point de distinction entre l'Apôtre et ses enfants, entre les ministres des communautés et les membres. Elle est un Corps, rempli par l'Esprit du Seigneur, qui attire à elle les enfants de Dieu dispersés. Cet homme nouveau, qui offre le culte spirituel, vise par delà toutes les barrières, à la plénitude même de l'amour du Christ qui ramène tout sous un seul Chef pour le présenter au Père.

#### *Un seul corps, différents ministères*

Au service de cette communion à visée universelle, le Nouveau Testament connaît, soit dans les églises locales, soit au plan de l'Église universelle, des ministères différenciés et organisés en vue du bien commun du Corps. On connaît les passages classiques de Paul sur ce thème dans la première *Épître aux Corinthiens* (12-14), dans l'*Épître aux Romains* (12, 4-8) et dans l'*Épître aux Ephésiens* (4, 1-16).

Pour le témoignage devant le monde, le Corps doit être *uni dans la foi* : « Un seul Dieu, un seul Seigneur ». Cette communion dans la foi est suspendue au ministère de la Parole. Au cœur de l'Église, l'Apôtre a le souci de l'unité de l'Évangile. Il tient à confronter cet Évangile avec celui de Jérusalem, de peur de courir en vain (*Gal.*, 2, 2). Et il veille jalousement sur la fidélité de ses communautés aux *traditions* qu'il leur a lui-même transmises et qu'il avait reçues comme

venant du Seigneur (1 Cor., 11, 23 ; 15, 1-3). Les Epîtres pastorales montrent un Apôtre soucieux de transmettre comme un dépôt inaltérable la foi reçue par des disciples qui prennent sa succession. A travers l'espace et à travers le temps, l'Église ne peut être rassemblée dans l'unanimité du témoignage que par un corps de serviteurs de la Parole, lui-même soucieux d'une unanimité autour de Pierre, comme le suggère déjà le livre des Actes. « Nous sommes tous témoins de ces événements », proclame Pierre au nom des Douze.

La communication de la Parole vise à faire *communier* les hommes à la vie même de Jésus. Le témoignage n'est pas seulement celui de l'Évangile proclamé par les lèvres, mais celui d'un Mystère qui déjà réalise ce qu'il annonce dans la vie des églises et de l'Église : « Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jean, 17, 21). Les ministères ne s'arrêtent pas dans l'Église au service de la Parole : ils visent à soutenir toute la vie de communion des frères, depuis la fraction du pain en mémoire de la mort du Seigneur, qui en est le point culminant, jusqu'au partage des biens, qui en est l'expression concrète. L'Esprit les suscite et les anime aussi différenciés qu'il est nécessaire pour exprimer et continuer l'unique ministère de celui qui s'est fait Serviteur afin d'attirer les hommes à lui.

Si diversifiés qu'ils soient, ils ne sauraient s'opposer, car ils sont agis par l'amour même du Christ pour son Corps : ils ne peuvent chercher d'autre but que le bien commun de l'Église, pour laquelle le Christ s'est lui-même livré. Leur unité est au service de l'unité de l'Église qui vise elle-même l'unité de l'Homme Nouveau.

A ce plan, apparaît dans l'Église apostolique une différenciation entre le Peuple et des Ministres et une organisation hiérarchique de ces ministères. Cependant, ces services n'ont pas pour but de se substituer à l'activité de la foi, au labeur de la charité du Peuple, mais bien de les provoquer, de les stimuler, de les servir. Ils n'existent que pour donner au Corps concorde et cohésion afin qu'il monte vers la force de l'âge, qui réalise

la plénitude du Christ. Jaillis de l'Unité, de la Puissance du Père, de l'Amour du Serviteur et du don de l'Esprit, ils n'ont d'autre raison d'être que l'unité dans la communion et l'unité dans la mission, sans laquelle l'Église n'est pas fidèle à son Seigneur.

*Ce que suggère le Nouveau Testament*

Nous voici parvenus au seuil d'une théologie du laïcat. Nous n'avons pas à le franchir. Mais nous pouvons dégager quelques jalons de cette vision de l'Église, en reprenant le double aspect de la communion et de la mission.

1) *Sous l'aspect de la Communion*

Il n'y a qu'un *unique sacerdoce du Peuple de Dieu* qui dérive du sacerdoce de Jésus-Christ. Parce que le Fils offre au Père le culte spirituel, il donne à son Corps de rendre avec lui le culte en esprit et en vérité. Ce culte a son centre dans le cœur de l'homme, là où l'Esprit répand l'amour dans toute la vie. On voit combien il serait fallacieux de parler d'un « sacerdoce des laïcs » en l'opposant au sacerdoce hiérarchique. Le sacerdoce définitif de la Nouvelle et éternelle Alliance est ce sacerdoce royal du Peuple des Saints qui s'épanouira dans la Jérusalem céleste, entrevue par l'*Apocalypse*, quand l'Église ne sera plus qu'une communion dans l'Amour de la multitude rassemblée de toute nation, race, peuple et langue.

Au service de l'épanouissement de ce Sacerdoce royal, tant que l'Église chemine en étrangère, comme le dit la première *Épître de Pierre*, dans un monde qui n'est pas totalement passé à Jésus-Christ, des *ministères hiérarchisés* guident et structurent le Peuple de Dieu. Sans doute la foi jaillit-elle du cœur et la vie chrétienne procède-t-elle de l'Esprit. Il serait cependant abusif de parler d'une « autonomie » de la foi et de la vie du chrétien adulte. La foi ne peut se développer que dans le courant d'une tradition vivante et la vie s'épanouir que dans un climat où les ministères, qui se rattachent en définitive aux témoins choisis par Jésus, continuent à jouer un rôle essentiel.

Il reste que ces ministères sont des *services*. Toute « autorité » dans l'Eglise procède de celui qui s'est fait Serviteur et c'est dans l'esprit du Serviteur qu'elle s'exerce. C'est-à-dire qu'elle vise à créer une communauté d'amour, où chaque membre doit trouver sa part, selon que l'Esprit lui donne d'agir pour le bien commun du Corps. Il est significatif que Paul ne connaisse pas seulement une tradition de la foi, pour laquelle il fait valoir son autorité apostolique. Il formule aussi une tradition de l'imitation, où le père qui engendre ses fils par la parole se propose en modèle : « Soyez mes imitateurs comme je le suis moi-même du Christ ». Ce n'est pas un père qui étouffe ses enfants, se substituant à eux. C'est un père qui vise à former des chrétiens et des églises qui prennent la relève de l'Apôtre dans le témoignage de l'Evangile. Telle est la fonction du sacerdoce hiérarchique dans l'Eglise : susciter des vocations de laïcs adultes dans la foi et la vie chrétienne et les organiser au service de la croissance du Corps, dans le respect de la diversité des dons de l'Esprit et de la liberté des fils de Dieu.

## 2) *Sous l'aspect de la Mission*

Cette nation sainte, ce sacerdoce royal est envoyé vers le monde. Il prolonge dans le monde la mission du Serviteur, afin de le soumettre à celui qui en est devenu le Seigneur. Par le culte en esprit et en vérité qu'il offre au cœur du monde, il le consacre au Dieu vivant et vrai.

Cette mission est dévolue à *tout le Peuple* sacerdotal et non à l'une des parts de ce peuple, ministères ou laïcat. Certes, il faudra encore des tâches spécialisées et des ministères différenciés dans cet aspect missionnaire de l'Eglise. Mais on perçoit combien il serait fallacieux de restreindre la mission au sacerdoce hiérarchique, ou à l'extrême opposé de la réserver à un laïcat organisé. C'est tout le Peuple qui est missionnaire, les successeurs des Apôtres, unis autour de Pierre, ayant pour fonction de susciter et de stimuler cette mission.

Car c'est *toute l'Eglise* qui est *dans le monde*. Jésus appelle ses disciples « du monde », mais il ne les enlève pas du monde.

Il y a bien des équivoques à définir le laïc comme l'homme du monde et du profane et le prêtre-apôtre comme celui qui n'appartient plus au monde, parce qu'il est consacré à un service sacré. C'est tout chrétien qui n'est plus du monde, dès lors qu'il accueille l'Évangile et tout chrétien qui est renvoyé dans le monde par cette Parole plantée au cœur de lui-même. Sans doute existe-t-il des options, celle de la vocation religieuse ou encore celle du célibat de l'apôtre, qui indiquent le primat du Royaume et son urgence. La mission de l'Église au cours des siècles a éveillé ces vocations, comme des charismes nécessaires à sa vitalité. C'est pourquoi ces vocations elles-mêmes ne peuvent être vécues sans référence à la mission de l'Église et doivent s'ajuster à elle. Par là elles ne peuvent télescoper totalement le monde.

Dans cette mission, tout membre du Peuple de Dieu, qu'il soit prêtre ou laïc, éprouvera une *tension* avec le monde, dans la mesure où ce monde est encore soumis à des puissances qui le tiennent asservi et qui s'opposent à son salut par Jésus-Christ. Il sentira, comme une plaie vive en lui, qu'il n'est pas de « ce monde », c'est-à-dire de ce monde de Pêché et de Mort qu'il porte en lui-même.

Mais il éprouvera surtout, au cœur de cette mission, qu'il soit apôtre laïc ou hiérarchique, comme Jésus lui-même, cet *amour* de Dieu pour le monde vers lequel il est envoyé : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle » (*Jean*, 3, 16).

Yves-Bernard TRÉMEL, o. p.